

Traduire (« Antigone » de Sophocle)

Pierre Gravel

Number 56, September 1990

Traduction théâtrale

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/226ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Cahiers de théâtre Jeu

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gravel, P. (1990). Traduire (« Antigone » de Sophocle). *Jeu*, (56), 75–77.

traduire

(«antigone» de sophocle)

Le théâtre d'Épidaure, en Grèce, où l'on jouait Eschyle, Sophocle et Euripide. Photo : Maurice Meuleau, tirée de son ouvrage *Égypte, Orient, Grèce*, Paris, Bordas, 1965, p.256.

La traduction est une activité qui est théoriquement impossible. Traduire, ce n'est en effet pas «passer» d'une langue à une autre — en quelle autre langue ce «passage» pourrait-il s'accomplir? —, traduire, c'est littéralement *sauter* d'un continent à un autre avec toutes les difficultés de compréhension que ce saut, nécessairement brutal, impose. Dès lors, oser traduire implique d'abord, et tout à fait curieusement, un retour sur soi et sur nos propres modes de penser, pour tenter de voir comment un réaménagement et une mise en état de disponibilité sont possibles. Traduire,

en ce sens, c'est tenter d'accueillir l'autre. Je ne puis accueillir l'autre — l'autre langue — que si cet autre m'interpelle et l'*acte* de traduire consiste alors dans une mise en question de soi qui tente de laisser une place à l'autre. Aussi bien alors admettre que traduire, c'est répondre à la question et de la question que l'autre peut nous adresser, pourvu que nous la recevions.

Nous donnons ici deux traductions du début du premier chœur de *l'Antigone* de Sophocle. L'une, la première, est de fait la traduction d'une traduction, celle que Gilbert Kahn avait donnée de la traduction proposée par Heidegger dans un livre intitulé *Introduction à la métaphysique*, paru chez Gallimard en 1967. Parce qu'il n'y a de traduction qu'à partir d'une question, Heidegger, dans ce texte, nous dit vouloir aborder ce qu'il en peut être d'une compréhension poétique de l'être de l'homme. Il s'agit donc d'une lecture proprement métaphysique, reconnue comme telle et qui ne se soucie ni de l'ensemble de la pièce, ni encore moins de l'ensemble de l'œuvre.

Pour ma part, j'ai tenté de considérer que ce texte était *d'abord* dramaturgique, c'est-à-dire que sa compréhension était beaucoup plus à prendre à partir de sa *plasticité signifiante* qu'à partir d'une volonté significative — c'est le corps de l'acteur, en effet, qui lui donnera littéralement son corps — et le texte me parlera de ce qu'il saura m'évoquer. L'extrait choisi,



par ailleurs, se situe entre les deux moments capitaux de cette tragédie : celui où Créon vient d'apprendre que son ordre a été transgressé et que le corps de Polynice a été recouvert d'un fin voile de terre, le second moment où on lui annonce que la coupable est nulle autre que sa propre nièce: Antigone. En ce sens, le texte prend une coloration particulière : découvrir sa précarité essentielle au moment même où il doit décider au nom de tous parce qu'il n'a pas le choix. Le plus terrible viendra bien de ce que ses propres actes auront littéralement tranché.

Sur le plan de la langue enfin, ce qui est bien l'essentiel, j'ai tenté de rendre dans la plasticité signifiante que me le permettait le français ce que le grec suggérait. Nous ne serons jamais des Grecs du V^e siècle.

Le texte est paru aux Éditions du Silence, en 1986, par la grâce de Pierre Filion.

pierre gravel

Martin Heidegger, «Introduction à la métaphysique», Paris, Gallimard, 1967, p. 153 et ss. Traduction de Gilbert Kahn.

Multiple l'inquiétant, rien cependant
au-delà de l'homme, plus inquiétant,
ne se soulève en s'élevant.
Celui-ci sort sur le flot écumant
par un vent du sud hivernal
et croise au sein
des vagues furieusement crevassées.
Des divinités aussi la plus sublime, la terre,
il l'épuise, elle l'indestructiblement infatigable,
la retournant d'année en année,
faisant passer et repasser avec les chevaux
les charrues.

La bande d'oiseaux au vol léger elle aussi
il la prend dans ses filets et il chasse
le peuplement animal des contrées sauvages
et ce qui dans la mer habite et s'agite,
l'homme circonspect.
Il prévaut par des ruses sur la bête
qui passe la nuit sur les monts et erre,
au cheval à la rugueuse crinière
et au taureau jamais dompté
passant le bois sur l'encolure
il leur impose le joug.

Dans le retentissement aussi de la parole
et dans le tout-comprendre léger comme le vent
il finit par s'y retrouver et aussi dans l'ardeur
à régir les villes.
Et aussi comment se soustraire, il y a pensé,
à l'exposition aux traits
des intempéries et des gelées déplaisantes.

Partout en route faisant l'expérience, inexpert
sans issue,
il arrive au rien.
De l'unique imminence, la mort, il ne peut
par aucune fuite jamais se défendre,
même s'il a réussi par adresse à se soustraire
au désarroi d'un mal tenace.

Pierre Gravel, «L'Antigone de Sophocle»,
Montréal, Éditions du Silence, 1986.

Strophe 1

L'inquiétant est multiple et nombreux,
mais il n'y a rien de plus inquiétant
que l'Homme.
Celui-là s'avance
même au-delà de la mer blanchissante,
avec le vent du Midi qui amène ses orages,
il traverse
malgré les vagues gonflées rugissant tout autour,
et il harasse la suprême des déesses,
la Terre impérissable,
infatigable,
les charrues se meuvent tout autour
d'année en année
ils la remuent
à l'aide de la race des chevaux!

Antistrophe 1

Et il emmène le peuple des oiseaux au vol rapide,
et les générations des bêtes sauvages
et celles de la race marine de la mer,
et il les prend dans les replis de ses filets tissés
après les avoir enveloppés,
industriel Homme!
Et il s'empare de la bête qui habite les champs,
et de celle qui gravit les montagnes
par des ruses.
Et il augmente le nombre de ses troupeaux
du joug qui descend des deux côtés,
du cheval au cou velu
et du taureau de la montagne
indompté.

Strophe 2

Il a appris la parole
et la pensée rapide comme le vent,
et ces forces qui régissent les villes.
Et il a appris à fuir le séjour en plein air
pendant les gelées
qui sont funestes à ceux qui y restent
et les atteintes des fortes averses.
Ayant ressource à tout,
jamais il ne s'avance sans ressource
vers rien de ce qui est à venir.
Il n'amènera jamais un moyen de fuir la mort
mais déjà il a imaginé des moyens de fuir
de maladies intraitables.